

1

C'EST finalement malgré moi que j'étais devenu ce qu'on peut appeler un assez bon nageur. Non pas excellent – mon crawl souffrait de quelques approximations, bien que mon battement de jambes frise la perfection –, mais à vrai dire plutôt endurant. Bref, suffisamment doué pour passer une grande partie de mes journées dans le bassin olympique du Sporting Club à attendre que Camille m'appelle.

La natation en milieu clos – certes en plein air et au bord de la mer – n'était donc pour moi qu'un passe-temps. Mon parcours, strictement limité par des lignes de flotteurs en plastique (bleu à gauche, blanc à droite), décor invariable et monotone, ne laissait toutefois qu'une faible place à l'imagination. Aussi, pour me distraire, lorsqu'à intervalles plus ou moins réguliers je percevais le grondement sourd des moteurs à réaction s'approcher, je pivotais d'un coup de reins de manière à poursuivre ma traversée sur le dos, les bras tendus le long du corps, en agitant mollement les jambes tandis que l'aéronef projetait son ombre au-dessus du bassin, rafraîchissant aussi soudainement que brièvement l'air autour de moi. Je terminais alors ma longueur dans cette même position en veillant à ne pas heurter le bord en fin de parcours. Parvenu

à l'extrémité opposée, je m'asseyais généralement sur les quelques marches immergées pour suivre des yeux l'avion de ligne qui disparaissait derrière les immeubles hérissés le long du promontoire. Dans quelques instants, les passagers auraient débarqué. Ce spectacle à la fois sublime et terrifiant ne semblait plus étonner personne ici. Je demeurais quant à moi fasciné et chaque fois saisi du même sentiment d'effroi et d'extrême vulnérabilité lorsque, vêtu de mon seul maillot de bain, je contemplais le fuselage d'acier étincelant me survoler au ralenti, les trains d'atterrissage sortis, pareils à des serres prêtes à me capturer au passage.

Comme je ne tenais pas à m'éloigner trop longtemps de mon téléphone cellulaire, je délaissais de temps à autre la natation pour regagner ma place par petits bonds, ne posant les pieds que sur les quelques flaques d'ombre que les parasols projetaient parcimonieusement çà et là sur le béton brûlant. Le drap de bain usé que Jacqueline m'avait prêté me paraissait chaque fois plus étriqué et couvrait péniblement la moitié de mon transatlantique, de sorte que j'avais soit le dos, soit les jambes en dehors de celui-ci. Retrouvant peu ou prou ma position aquatique, je sortais mon téléphone de mon sac de plage et le déposais à portée de main sur la table basse en plastique moulé, non sans m'être assuré que je n'avais manqué aucun appel et que le volume était bien réglé au maximum.

C'est dans cette attente incertaine et propre à la rêverie que j'échafaudais des échappatoires à mes déconvenues avec Camille, des plans sans lendemain, dont l'exécution et la faisabilité m'importaient finalement moins que leur conception. L'un d'eux, d'une originalité folle, du moins feignais-je de le penser, m'avait été soufflé par Philippe, que j'avais croisé en ville, de retour du Sporting, une serviette encore humide autour du cou. Alors que nous comparions nos pratiques respectives de la brasse coulée, il m'avait parlé avec enthousiasme

d'un film obscur et oublié – « le premier film contestataire en maillot de bain », c'était ses mots – dans lequel le personnage principal, interprété par un Burt Lancaster vieillissant mais au meilleur de sa forme, projette de rentrer chez lui à la nage en traversant toutes les piscines privées du Connecticut, dont il imagine qu'elles forment une rivière ininterrompue. Intrigué et n'en étant plus à un défi près, je me voyais reproduire l'exploit, mais sans bouger de ma chaise longue (toujours ces fichus coups de fil à attendre). Je m'imaginai ainsi remonter le front de mer, du sud vers le nord, passant de bassin en bassin, soit onze au total d'après mon relevé. Ce parcours m'offrirait par la même occasion l'opportunité de me glisser dans les piscines que les grands hôtels réservaient exclusivement à leurs clients fortunés, ceux-là mêmes qui débarquaient, avec leurs excédents de bagages et de femmes, des avions qui me survolaient. Sur le papier, c'était du gâteau ; sur le terrain, les choses se révéleraient bien plus complexes que je ne l'imaginai. Le Sporting serait bien sûr le point de départ du parcours et je n'aurais ensuite qu'à franchir le muret d'une hauteur raisonnable qui le sépare du Long Beach. Les deux établissements sont très similaires et ne se distinguent à première vue que par la forme de leurs parasols – ceux du Sporting étaient curieusement carrés – et par la couleur des matelas de bain. Pour autant, la clientèle du premier ne se mélangeait jamais à celle du second. Cette première étape me semblait a priori jouable dans la mesure où, à mon sens, rien ne ressemble plus à un type en maillot de bain qu'un autre type en maillot de bain. Une fois ce tour de passe-passe réussi, il me faudrait pénétrer dans le club des officiers ceint par un mur constitué de plaques de béton lisse surmontées de fil de fer barbelé et de verre pilé (si les frontières du pays étaient une passoire, la pataugeoire des hauts gradés, elle, était un véritable bunker). À peine commencée, mon aventure prendrait donc fin

au pied de cette sinistre muraille. J'avais néanmoins repéré une porte située à l'arrière, dont la surveillance était confiée à un appelé, la plupart du temps assoupi dans sa guérite délabrée, son fusil d'assaut M16A2 – chargé – en équilibre entre les jambes. C'était à l'évidence par là que je devrais passer si je voulais avoir une chance de faire irruption dans le complexe militaro-balnéaire et ainsi poursuivre mon périple. Il me restait à trouver par quel stratagème je parviendrais à tromper la vigilance, certes toute relative, mais symboliquement dissuasive, du factionnaire. Une autre option consisterait à m'assurer de sa complicité. Mais rien ne pressait car j'avais, hélas, tout mon temps.